DISSERTATION

N° 66.

SUR

L'UTILITÉ DE LA BOTANIQUE EN MÉDECINE,

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 *avril* 1828, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR FRANÇOIS DAUDIRAC, de Riscle,

Département du Gers;

Ancien Élève des hôpitaux civils de Paris; Élève de l'École pratique et de la Société philantropique.

Deus nobis hæc otia fecit.
VIRG.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Examinateur.*
Pharmacologie	GUILBERT,
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX, *Examinateur.*
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX, *Président.*
Clinique médicale	CAYOL. / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER, *Suppléant.* / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pâvet de Courteille, *Examinateur.*
Dance.	Ratheau, *Suppléant.*
Devergie.	Richard, *Examinateur.*
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DE MON PÈRE.

Regrets éternels.

A MA MÈRE.

A MON FRÈRE, A MES SŒURS.

A MONSIEUR DESORMEAUX,

Professeur d'accouchemens, des maladies des femmes et des enfans nouveau-nés, à la Faculté de médecine de Paris; Membre titulaire de l'Académie de médecine de la même ville, etc.

Tribut de reconnaissance pour les bontés dont il m'a comblé et pour l'instruction que j'ai puisée près de lui.

F. DAUDIRAC.

Cette dissertation sur l'utilité de la botanique en médecine avait été destinée pour la société linnéenne de Paris, qui devait décerner, pour l'année 1827, un prix au meilleur mémoire sur ce sujet. Mais ayant été présentée trop tard à cette société savante, et lorsque le prix était déjà décerné, elle ne put obtenir l'honneur d'être admise au concours. Pressé par des considérations de famille de terminer de suite mes études médicales, et le temps qui me reste ne me permettant pas de traiter convenablement un autre sujet, j'offre pour ma dissertation inaugurale ce petit travail, persuadé d'avance qu'il sera reçu par mes maîtres avec cette indulgence dont ils donnent journellement des preuves pour les productions de leurs disciples.

DISSERTATION

SUR

L'UTILITÉ DE LA BOTANIQUE EN MÉDECINE.

La botanique, science qui a pour objet l'étude des végétaux, est de toutes les parties de l'histoire naturelle, celle qui a le plus de rapports et qui se rattache le plus à la médecine. Les connexions qui existent entre ces deux sciences sont si intimes et si multipliées, que l'étude de la première devient de la plus grande importance pour le médecin (1). Ce n'est, en effet, qu'en possédant de bons principes

(1) L'utilité de la botanique en médecine a été reconnue de tout temps : tous les médecins, même ceux de la plus haute antiquité, ont toujours fait une étude spéciale des plantes avant de se livrer à la pratique de leur art; elle a été presque exclusivement cultivée par eux; aussi voyons-nous, surtout depuis la renaissance des lettres, que ce sont les médecins qui lui ont fait faire les plus grands progrès ; je dirai même que ce sont ceux qui, aux diverses époques, ont exercé la médecine avec le plus de succès et de réputation ; c'est rappeler les noms de *Gesner*, de *Césalpin*, de *Jean* et *Gaspard Bauhin*, de *Tournefort*, de *Boërhaave*, de *Linné*, de *Jussieu* et d'une foule de médecins de l'époque actuelle.

et des notions assez étendues sur la botanique, que ce dernier peut exercer la médecine avec la noblesse et le degré de supériorité dont elle est susceptible; non qu'il ait besoin d'avoir une connaissance parfaite de toutes les plantes du règne végétal, mais de toutes celles qui, par leur application sur l'homme, peuvent exercer quelque influence sur ses organes. Or, en examinant la botanique sous ce point de vue, on voit qu'elle se rattache : 1°. à la *thérapeutique;* 2°. à l'*hygiène;* 3°. à la *toxicologie.*

1. Les plantes, par leurs propriétés, ont de tout temps été employées en médecine. Dans son origine même, tout l'art médical consistait à connaître les vertus des plantes, et à les appliquer aux diverses maladies. Toutes les parties des végétaux, depuis les organes les plus importans jusqu'à leurs plus simples produits, ont été mises à contribution dans le but d'augmenter le nombre des moyens thérapeutiques. La fureur de médicamenter à même été si grande, que, pour la plus simple maladie, on allait jusqu'à prescrire une foule de substances qui, le plus souvent, étaient entassées sans ordre et sans aucune analogie de propriétés, de manière que l'action des unes détruisait les propriétés des autres, et devenaient ainsi nuisibles plutôt qu'utiles à la maladie que l'on voulait combattre. Si les médecins qui ont abusé et qui abusent ainsi des médicamens sont blâmables, ne le sont-ils pas d'avantage, ceux qui, tombant dans un excès tout opposé, prétendent pouvoir proscrire de la thérapeutique, si ce n'est comme nuisible, du moins comme inutile, tout médicament tiré du règne végétal; et peuvent-ils se flatter de remplacer avantageusement les nombreux médicamens de ce règne dans toutes les maladies, quelle que soit leur nature, par le moyen seul des antiphlogistiques? C'est en vain qu'au moyen des saignées, soit générales, soit locales, ils voudront guérir certaines fièvres périodiques : j'ai vu moi-même l'auteur de la médecine physiologique traiter une fièvre intermittente tierce par des sangsues, dont l'application fut réitérée plusieurs fois, cette fièvre persister, et céder comme par

enchantement à l'administration de six grains de sulfate de quinine (1).

Les plantes offrent une source de remèdes que le médecin ne peut se dispenser d'employer. De tous les moyens thérapeutiques que la médecine possède, ceux qui sont fournis par le règne végétal sont les plus nombreux, et en partie les plus efficaces. Il n'est même presque pas de maladies qui ne réclament l'emploi d'un médicament tiré de ce règne dirigé tantôt comme moyen curatif, d'autre fois comme moyen auxiliaire, et comme pour écarter toute cause qui pourrait troubler le cours où les périodes d'une maladie. Mais toutes les plantes ne sont pas douées des mêmes vertus; ces vertus varient, au contraire, dans le plus grand nombre des végétaux. Aussi, quels services importans la botanique ne rend-elle pas au médecin, en lui apprenant les propriétés des plantes et leur mode d'action sur l'économie animale; et combien de fautes graves le médecin ne doit-il pas commettre dans sa pratique, si, ignorant jusqu'aux plus simples élémens de cette science, il administre des médicamens qu'il connaîtra bien de nom, mais dont il ne connaîtra pas les effets, et qui quelquefois auront des propriétés contraires à ceux que la maladie réclame ! La mort d'un grand nombre de ses malades sera évidemment le fruit d'une pratique aussi routinière. Et combien de victimes descendues dans la nuit des tombeaux pour n'avoir pas connu l'action des médicamens qu'on employait ! Combien d'autres ont traîné et traînent encore une pénible existence, qu'elles ne doivent aussi qu'à l'emploi mal dirigé des médicamens !

Ce n'est pas seulement en nous faisant connaître les propriétés des plantes en particulier que la botanique est utile en médecine; mais en classant les végétaux d'après leur analogie, elle enseigne encore au médecin les propriétés générales des familles, et donne à ce dernier le moyen de substituer aux plantes dont il se trouve dépourvu,

---

(1) Clinique de M. *Broussais*, faite au Val-de-Grâce pendant les vances de l'année 1825.

d'autres plantes qui possèdent les mêmes propriétés ou des propriétés analogues. Très-souvent, en effet, le médecin se trouve dans l'impossibilité de se procurer le remède qu'il voudrait employer pour combattre une maladie, soit à cause du prix trop élevé, de la disette ou du défaut de communication. S'il ne possède aucune connaissance sur la botanique, il se trouvera fort embarrassé pour le remplacer par une autre qui jouira des mêmes propriétés; tandis que s'il a fait une étude un peu approfondie de cette science, il suppléera sans peine au médicament qui lui manque, et les plantes qu'il aura à sa portée lui fourniront bientôt des succédanées multipliées. Ainsi, ne peut-il se procurer l'espèce de quinquina qu'il désirerait employer? Plusieurs autres espèces de cette substance précieuse se présentent, et à défaut de celles-ci, une foule d'autres toniques, soit dans la famille des Rubiacées, soit dans d'autres familles du règne végétal, qu'il pourra employer avec de grands avantages. Ne peut-il trouver de l'opium? Le coquelicot croît dans tous les champs, il est dans toutes les pharmacies, et dans nos campagnes même, on le ramasse dans presque toutes les maisons particulières. Ne peut-il avoir du cresson dans le cas du scorbut? Vingt autres Crucifères croissent dans les jardins ou dans les champs, qu'il pourra employer avec le même succès. Veut-il prescrire une potion aromatique? se trouve-t-il dépourvu de toute espèce de menthe, de mélisse? Plusieurs autres Labiées se présentent, et il peut, presque sans exception, employer la première qui s'offrira. Il en sera de même pour les médicamens mucilagineux, émolliens, etc. Dans le premier cas, s'il se trouve dépourvu d'orge, de chiendent; il les remplace avec la même efficacité par le riz, le froment, le seigle et d'autres Graminées. Dans le second, s'il ne trouve pas à sa portée la mauve, la guimauve, il les supplée par une autre Malvacée; car toutes les plantes de cette famille lui offrent autant de succédanées.

Tout en apprenant au médecin qu'il y a des familles qui sont composées de plantes qui ont toutes les mêmes propriétés ou des propriétés analogues, la botanique lui enseigne aussi qu'il en est d'autres,

même très-naturelles sous le rapport des caractères botaniques, dont les genres et les espèces qui les composent jouissent de propriétés différentes et même opposées. Les Solanées, les Ombellifères, les Champignons, en offrent des exemples très-sensibles. Les plantes de chacune de ces familles, quoiqu'elles aient la plus grande analogie entr'elles, ne peuvent être substituées indistinctement les unes aux autres, sans exposer le malade aux plus graves dangers. Dans les Solanées, par exemple, il est des plantes qui nous fournissent des alimens sains et de très-bons assaisonnemens, telles sont la pomme de terre, la tomate, etc. Il en est d'autres qui servent à faire des boissons adoucissantes et pectorales, ou amères et sudorifiques, très-employées en médecine, comme la molène, la douce-amère; enfin, il en est qui sont des poisons très-violens, telles que la jusquiame (*hyoscyamus niger*), la belladone (*atropa belladona*), la stramoine (*datura stramonium*), etc. Dans les Ombellifères, l'analogie des caractères est plus grande encore que dans les solanées, et les propriétés ne sont pas moins variées. Qui ne connaît les vertus bienfaisantes de l'anis (*pinpinella anisum*), de la coriandre (*coriandrum sativum*), du panais (*pastinaca sativa*), etc.? Qui est-ce qui ignore celles de l'assa-fœtida (*ferula assa-fœtida*), de l'œnanthe (*œnanthe fistulosa*), des différentes espèces de ciguë, et de plusieurs autres plantes de la même famille qui sont extrêmement vireuses? Enfin il n'est personne qui ne connaisse la différence qui existe entre le bolet comestible, la truffe, qui sont des alimens sains, et la plupart des autres champignons, qui sont doués de propriétés très-vénéneuses.

La distinction des plantes employées en médecine au moyen de leurs caractères est, de toutes les parties de la botanique, celle qui exige les connaissances les plus précises et les plus approfondies. Ces connaissances sont de la plus grande utilité pour le médecin; il ne peut même les ignorer sans s'exposer à voir, chaque jour, ses prescriptions les plus sages et ses conceptions les plus heureuses rester sans succès, et quelquefois suivies des résultats les plus funestes. C'est, en effet, en ayant étudié les caractères botaniques des plantes en par-

ticulier que le médecin pourra se procurer lui-même, lorsqu'il sera privé des secours du pharmacien et du droguiste, les plantes dont il aura besoin pour combattre une maladie; et les effets en seront, en général, d'autant plus certains qu'elles seront plus fraîches, et qu'elles n'auront perdu aucun de leurs principes. C'est par le même moyen qu'il reconnaîtra les méprises que font les herboristes et quelquefois même les pharmaciens, qui confondent assez souvent des plantes douées de propriétés salutaires avec d'autres plantes douées de propriétés vénéneuses. Qui ne sait, par exemple, que la petite ciguë (*æthusa cynapium*) a été souvent prise par eux pour une autre Ombellifère, le persil (*apium petroselinum*), avec laquelle elle a quelque ressemblance, mais qui en diffère cependant par quelques caractères bien tranchés, et particulièrement par les organes de la fructification. D'autres fois ces connaissances lui seront utiles pour reconnaître la fraude que l'on fait, soit dans le commerce, soit dans les pharmacies, en substituant un médicament à un autre qui sera d'un prix moins élevé, mais aussi moins efficace, comme on l'a vu très-fréquemment pour le quinquina et pour un grand nombre d'autres substances; enfin, dans d'autres circonstances, pour reconnaître la mauvaise qualité des médicamens fournis par le pharmacien ou l'herboriste, qui seraient sans utilité pour la maladie qu'il voudrait combattre. Que de prescriptions restent sans effet, et même sont suivies de résultats fâcheux pour une des causes qui viennent d'être signalées, et qui sont attribuées à l'ignorance ou à la malveillance du médecin!

Mais de tous les services que la botanique rend à la médecine, il n'en est pas qui égalent ceux qu'elle lui a rendus, et qu'elle tend à lui rendre encore, en introduisant dans nos climats une foule de plantes, soit officinales, soit alimentaires, qui y étaient inconnues. Combien n'en devons-nous pas, en effet, à ces voyageurs infatigables qui, séduits par cette science aimable, sont allés chercher dans les pays lointains de nouveaux êtres à observer, et faire de nouvelles découvertes pour le bien de leurs semblables! Personne n'oubliera que

c'est au voyageur *La Condamine* que nous devons les premières recherches exactes sur l'histoire naturelle du quinquina, substance héroïque dans beaucoup de maladies, mais particulièrement dans les fièvres intermittentes pernicieuses, et à laquelle un nombre infini de personnes doivent la guérison des maladies qui les eussent infailliblement entraînées au tombeau. Qui ne connaît les nombreuses plantes que le célèbre *Tournefort* a introduites dans notre belle patrie, et en particulier le pavot (*papaver somniferum*), que l'on cultive maintenant dans presque tous les jardins? Ce sont MM. de *Humboldt* et *Bonpland* qui ont découvert l'arbre qui produit l'écorce d'angusture (*Bonplandia trifoliata*), médicament qui jouit des mêmes propriétés que l'écorce du Pérou, et qui, dans le cas de disette de cette dernière substance, pourrait la remplacer avec succès. Combien l'humanité ne doit-elle pas à *Walter Raleigh* pour avoir découvert la pomme de terre (*solanum tuberosum*), et à *Parmentier* pour en avoir propagé la culture et en avoir fait connaître les bonnes qualités par ses expériences et ses écrits! Il est encore une foule de naturalistes que le défaut d'espace ne me permet pas de citer, qui, entraînés par leur amour pour la botanique, sont allés braver les fatigues et les dangers auxquels les voyages dans les diverses contrées du globe les exposaient, et qui, rapportant les végétaux précieux qu'ils observaient, ont enrichi notre patrie de tout ce que le globe offre d'utile en fait de productions végétales.

2. La botanique, qui présente des connexions si intimes et si nombreuses avec la médecine sous le rapport thérapeutique, en présente d'autres aussi, sous le rapport de l'hygiène, qui offrent beaucoup d'intérêt. Les végétaux font la principale et quelquefois la seule nourriture de l'homme. De tous les alimens dont ce dernier se nourrit, ceux qu'il retire du règne végétal sont, en général, les plus sains, les plus tempérans, et ceux dont il se rassasie le moins; mais tous ne l'affectent pas de la même manière; cette différence, qui tient en partie à l'état de ses organes, tient davantage à la nature même des

alimens : ainsi les uns sont d'une facile digestion, d'autres ne se prêtent que difficilement aux mutations que les organes doivent leur faire subir, certains contiennent trop de principes nutritifs, etc.; aussi est-il de la plus grande importance pour le médecin chargé de les prescrire et d'en déterminer l'emploi dans une foule de circonstances où il s'agit de conserver à l'homme la santé dont il jouit, de connaître leur nature, afin qu'il puisse retirer de leur emploi tous les avantages possibles.

La connaissance de la nature intime des végétaux n'est pas seulement utile pour l'homme en santé, cette connaissance devient plus importante et plus impérieuse encore pour le convalescent. L'homme qui vient d'échapper à une longue et douloureuse maladie a été affaibli par le traitement auquel il a été soumis, et par une diète plus ou moins sévère, inséparable de toute affection qui compromet les jours d'un individu. Les organes digestifs participent plus ou moins à cette débilité générale; et si, dans cette circonstance, on prescrivait des alimens d'une digestion difficile ou trop chargés de parties assimilatrices, on exposerait le malade à une rechute, ou à quelque autre maladie pour laquelle les secours de l'art seraient peut-être impuissans.

Enfin il est une autre circonstance qui exige du médecin une connaissance parfaite des alimens tirés du règne végétal : c'est pour les cas de maladies chroniques. Ces affections ne réclament pas toujours une diète sévère; il est même des maladies de ce genre dans lesquelles le malade tomberait dans le marasme le plus complet, si l'on ne soutenait ses forces par des alimens ; mais, pour les employer avec succès, il faut que leur nature soit bien connue, et qu'ils soient bien appropriés à la maladie.

Toutes les parties des végétaux, les racines, les tiges, les feuilles et les fleurs, fournissent des alimens ou des condimens sains que le médecin peut employer avec succès dans beaucoup de circonstances. Leurs qualités sont si variées qu'elles n'offrent, sous ce rapport, presque

aucune analogie dans les plantes d'une même famille, ni du même genre. Les unes, telles que les chicoracées, sont rafraîchissantes, et contiennent un suc propre qui les rend légérement stimulantes; d'autres, comme quelques asparaginées, sont mucilagineuses; quelques-unes, comme les épinards, sont douces et très-nourrissantes; il en est, comme l'oseille, qui sont légèrement acides, et qui affectent agréablement les organes digestifs. Certaines, telles que la bette, les champignons, contiennent un principe sucré. D'autres sont formées presque entièrement de fécule amylacée, comme la pomme de terre, certains orchis, etc., etc. Mais ici la botanique n'offre pas ou n'offre que très-peu d'utilité sous le rapport des affinités des plantes, car le plus souvent celles qui ont les mêmes qualités appartiennent à des familles très-éloignées les unes des autres; et elle n'est utile en médecine qu'en nous donnant les caractères, et en nous faisant connaître les qualités de chaque plante alimentaire en particulier.

C'est le plus souvent parmi les fruits que le médecin choisit les alimens dont il veut faire usage pour la conservation de la santé de l'homme. Ici la botanique lui présente les plus grands avantages; elle lui fait connaître la nature intime des fruits, leurs caractères et leur action sur l'économie animale; et par leur classification méthodique, elle lui apprend ceux qui ont les mêmes propriétés ou des propriétés analogues, et lui donne le moyen de remplacer avantageusement, et avec beaucoup de facilité, ceux qu'il voudrait employer lorsqu'il ne les trouve pas à sa portée. Ainsi, elle lui apprend que dans le *caryopse*, fruit particulier à la famille des graminées, les graines sont presque entièrement formées de fécule amylacée, et contiennent beaucoup de principes nutritifs dans un volume donné; que dans la *gousse*, espèce de fruit qui appartient en propre à la nombreuse famille des légumineuses, elles contiennent les mêmes principes, et agissent de la même manière sur les organes digestifs; que la *noix* renferme une huile fixe, contient peu de parties assimilatrices, et est d'une digestion très-laborieuse; que la *drupe*, espèce de

fruit commune à un très-grand nombre de familles, et particulièrement à quelques rosacées, et à certains palmiers, est formée d'un parenchyme succulent, à la fois acide et sucré, et très-nutritif; qu'il en est de même pour la *pomme* ou *fruit à pepin*, pour un très-grand nombre de *baies*, etc.; et que toujours, à quelques exceptions près, les fruits d'une même espèce peuvent être substitués avec succès les uns aux autres.

L'étude des diverses fonctions des plantes est loin de devoir être considérée par le médecin comme oiseuse ou seulement amusante; elle lui offre au contraire une foule de considérations très-importantes, qu'il peut faire tourner, soit au profit de l'homme malade, soit au profit de l'homme en santé. C'est ainsi, par exemple, que cette étude pourra lui servir à favoriser la propagation ou la fructification des plantes dioïques, soit alimentaires, soit officinales, lorsque les sexes mal disposés, ou trop éloignés les uns des autres, seront privés de la faculté de se reproduire. Le dattier (*phenix dactylifera*), principale et quelquefois la seule ressource de subsistance de certains peuples; le pistachier (*pistacia vera, narbonensis*) qui croît en France, sur les côtes de la Méditérannée, plantes qui produisent des fruits excellens, même employés en médecine, se trouvent quelquefois dans ces circonstances, et sont voués par l'ignorance du vulgaire à une éternelle stérilité. C'est ainsi encore qu'elle pourra lui servir à soustraire l'homme aux influences dangereuses que quelques-unes pourraient exercer sur ses organes. On sait, par exemple, que les plantes, par les fluides qu'elles absorbent et qu'elles exhalent, vicient l'air atmosphérique; que, dans les lieux obscurs, elles le vicient en absorbant l'oxygène de l'atmosphère dans laquelle elles sont plongées, et en exhalant une quantité de gaz acide carbonique égale à l'oxygène absorbé. De là le précepte hygiénique de recommander aux personnes qui aiment passionnément les fleurs de ne pas habiter pendant la nuit un appartement dans lequel on aurait placé plusieurs végétaux.

3. Si l'étude de la botanique est très-utile en médecine sous le rapport de la thérapeutique et de l'hygiène, elle ne l'est pas moins sous le rapport de la toxicologie. Parmi les plantes qui recouvrent la surface du globe, les unes sont utiles à l'homme sous plusieurs rapports, et d'autres absolument indifférentes; mais il s'en trouve aussi un très-grand nombre qui sont douées de propriétés vénéneuses, et qui, par leur application sur ses organes, peuvent lui devenir funestes. Ces dernières méritent toute l'attention du médecin. Leur connaissance doit lui importer d'autant plus, que plusieurs d'entr'elles lui offrent des remèdes efficaces pour la guérison de beaucoup de maladies, lorsqu'ils sont administrés par des mains habiles. L'opium en offre un exemple très-sensible: c'est un médicament qu'on peut employer dans une foule de circonstances avec de grands succès; mais administré à contre-temps ou à trop fortes doses, il devient un poison très-énergique, d'autant plus à craindre que quelquefois il n'est suivi dans ses effets d'aucun symptôme propre à faire connaître l'erreur qui a été commise. La digitale pourprée (*digitalis purpurea*), la ciguë aquatique (*cicuta virosa*), la noix vomique (*strychnos nux vomica*), etc., en offrent d'autres exemples: ce sont tous des poisons très-violens; mais, administrés sagement, ils deviennent des remèdes héroïques contre un grand nombre d'affections.

La connaissance parfaite des plantes vénéneuses n'est pas seulement utile au médecin par les remèdes puissans qu'elles lui offrent, et par les résultats fâcheux que ces derniers peuvent produire lorsqu'ils sont administrés d'une manière erronée; cette connaissance lui est utile encore pour remédier aux empoisonnemens dont elles peuvent être les agens; empoisonnemens causés, tantôt par l'ignorance, la jalousie, la méprise, l'ambition, la vengeance, et aujourd'hui surtout qu'un très-grand nombre de végétaux malfaisans, tels que l'aconit (*aconitum napellus*), les renoncules, le laurier rose (*nerium olander*), et plusieurs géraniums, sont cultivés dans nos jardins, et cueillis par des mains imprudentes qui n'ont aucune connaissance des poisons que ces plantes recèlent. Or, pour que le mé-

decin puisse détruire l'action délétère de ces végétaux, et soustraire à la mort les individus sur lesquels s'exercent leurs effets pernicieux, il faut qu'il ait une connaissance approfondie de leurs caractères, de leur nature et de leurs propriétés, pour les neutraliser, ou pour les faire rejeter, s'il ne possède aucun antidote propre à détruire leur action.

Nos livres de médecine fourmillent d'observations d'empoisonnemens par les plantes; et parmi le grand nombre que je pourrais citer, je n'en rapporterai qu'une très-intéressante, que j'extraierai de l'auteur de la Nosographie philosophique, et une autre qui m'a été communiquée par un de mes anciens condisciples.

« En 1797, au mois d'octobre, on transporta aux infirmeries de « la Salpêtrière trois enfans d'environ neuf à dix ans chacun, attaqués des symptômes nerveux les plus singuliers : mouvemens convulsifs très-irréguliers, sortes de gestes pantomimes, agitations brusques des membres, le regard fixe, des pleurs, des chants, des cris aigus, réponses ridicules ou nulles aux questions qu'on leur faisait; ils figuraient tour à tour avec leurs doigts et leurs mains l'exercice de la filature, et ils semblaient chercher des épingles. On m'apprit que trois heures auparavant leurs extrémités avaient été froides, qu'ils avaient eu des nausées et un pouls presque insensible, et que quelques momens après le délire maniaque s'était manifesté. Un accident commun à trois enfans, l'anomalie de leurs symptômes nerveux, et leur analogie avec des exemples particuliers d'empoisonnemens narcotiques, qu'on trouve consignés dans des recueils d'observations, me firent présumer que telle était la cause de ces affections, que de bonnes femmes traitaient déjà de sortilège : on fit des recherches, et on trouva un pied de *belladona* chargé de ses baies, dans le lieu ordinaire de la promenade des enfans. Chacun de ces jeunes gens fut émétisé sur le champ, et on leur donna ensuite une boisson abondante d'eau avec le sirop de vinaigre, ce qui fut d'abord difficile à cause du trismus ou du rapprochement tétanique des mâchoires : l'agitation, les cris per-

« çans, les chants confus continuèrent encore toute la nuit, mais se « dissipèrent peu à peu dans la journée suivante; un seul resta pen- « dant deux jours dans un état inquiétant, avec le délire et le ventre « ballonné; mais sa guérison à fini par être aussi complète que celle « des deux autres (1). »

Un jeune médecin, de mes amis, pratiquant son art en province, après avoir passé une partie de la journée chez un de ses cliens, fût appelé par lui, deux heures après l'avoir quitté, pour donner des secours à une petite fille d'environ trois ans et demi, qui éprouvait les symptômes les plus alarmans : nausées, fréquentes envies de vomir, parfois vomissemens; sueur froide et engourdissement des extrémités inférieures; syncopes répétées, avec perte presque complète de la voix; un pouls petit, inégal et serré, et un commencement de stupeur. Tous les renseignemens qu'il put avoir des parens et des personnes qui l'entouraient, sur l'origine et sur la cause de ces symptômes, ne lui fournirent aucun indice. Troublé par une maladie qui lui paraissait grave, et qu'il n'avait jamais observée, et plus encore par l'alarme des personnes de la maison, il resta quelques instans auprès de la petite malade, ne sachant que lui prescrire pour calmer les symptômes qu'elle éprouvait, lorsqu'enfin il ordonna qu'on lui donnât un verre d'eau sucrée, par petites cuillerées, aromatisée avec de l'eau de fleurs d'oranger. Pendant qu'on la préparait, il passa dans le jardin comme pour se recuillir. Étonné de l'état de cette petite fille, avec laquelle, un moment auparavant, il avait joué, des caractères et de l'apparition subite de semblables symptômes, il pensa d'abord qu'il n'y avait qu'une substance vénéneuse qui eût pu les faire déclarer. Cette présomption commença de tourner en certitude, lorsque, par l'effet du hasard, il dirigea ses pas vers une allée qu'il trouva parsemée de débris de fleurs de laurier-rose. Entrant précipitamment dans l'appartement où se trouvait l'enfant, et ayant questionné de

(1) *Pinel*, Nosographie philosophique, 6e. édit, t. 3, p. 45.

nouveau les personnes de la maison, il apprit du frère de la petite, âgé d'environ huit ans, qu'étant au jardin avec sa sœur, celle-ci lui avait manifesté le désir d'avoir des fleurs du *nerium oleander*, qu'il lui avait cueilli celles qu'il avait trouvé dans l'allée, et que plusieurs fois il les lui avait vu flairer et porter à la bouche à plusieurs reprises. Après cet aveu, ne doutant pas que les symptômes que la petite malade éprouvait ne fussent dus à l'ingestion dans l'estomac de quelque morceau de corolle de cette dernière plante, il lui fit prendre de suite un quart et demi de grain d'émétique, qui ne tarda pas de provoquer de fréquens vomissemens. Il prescrivit ensuite une boisson acidulée (de la limonade), pour qu'on lui en fît prendre abondamment pendant toute la nuit. Le lendemain, les nausées, les envies de vomir, les vomissement et les syncopes avoient entièrement disparu ; le pouls était encore fréquent, mais n'était plus inégal ni serré ; les mouvemens des extrémités étaient encore gênés et les sens un peu engourdis ; mais ces symptômes finirent par disparaître entièrement le lendemain. La malade cependant éprouvait de la soif, avait la langue rouge sur ses bords et à sa pointe, et éprouvait une douleur vive à l'épigastre. Cinq sangsues et des fomentations émollientes, appliquées sur cette région, firent disparaître ces symptômes, et, quatre jours après l'accident, la petite malade entra en convalescence.

Cette connaissance n'est pas moins nécessaire pour le médecin lorsque le poison a été jusqu'à déterminer la mort de l'individu, que lorsque l'individu est en proie à l'action de la substance vénéneuse. Si la chimie moderne a découvert les principes actifs d'un grand nombre de végétaux vénéneux, comme la *morphine* et la *narcotine* dans l'opium, la *strychnine* dans la noix vomique, la *brucine* dans la fausse angusture, etc., il en reste encore plusieurs de la substance des quels les principes actifs n'ont pu être séparés, et, dans ce cas, il n'est possible de reconnaître s'il y a eu empoisonnement que par le moyen des caractères de la plante ou de la substance même qui l'aura produit. D'ailleurs, il n'est pas toujours facile de reconnaître, au moyen des réactifs chimiques, les principes actifs des substances végétales

vénéneuses, alors même que la chimie est parvenue à les extraire ; et souvent tel empoisonnement n'aurait pu être constaté, si après les expériences chimiques, on n'eût examiné avec soin les matières vomies ou contenues dans l'estomac, et reconnu parmi ces matières, au moyen des caractères physiques ou botaniques, les poisons qui avaient été employés. Je me rappelle avoir entendu dire, dans un troisième examen, à M. le professeur *Pelletan*, qu'étant en tournée pour présider les jurys médicaux, il se trouva dans une ville où l'on soupçonnait qu'un enfant avait été empoisonné avec de la noix vomique. Toutes les expériences que purent faire les médecins de la contrée pour constater la présence de la strychnine furent infructueuses. On présenta à ce savant professeur les matières qui avaient été trouvées dans l'estomac de l'enfant ; et, les examinant avec soin, il trouva un petit fragment de noix vomique, qu'il reconnut à sa couleur fauve, aux poils soyeux qui couvraient une de ses surfaces, poils qui étaient couchés à leur base et libres à leur sommet, et qui paraissaient être contournés sur eux-mêmes. Ces caractères étaient surtout très-sensibles lorsqu'on regardait le fragment au moyen du microscope; et il put prononcer, sans hésiter, que l'enfant avait été empoisonné, et que l'empoisonnement avait eu lieu au moyen de la noix vomique.

De tous les empoisonnemens causés par les plantes, ceux qui sont suscités par la cupidité sont les plus fréquens et les plus préjudiciables à l'humanité. Ces végétaux délétères sont employés sous une foule de formules, et pour des circonstances extrêmement variées. Tantôt ce sont des charlatans de place publique, qui, sous la vaine prétention de vendre des médicamens pour tout espèce de maux, livrent quelquefois des substances vénéneuses, et vouent à une mort presque certaine les individus qui en font usage. Ces charlatans sont d'autant plus coupables, qu'ils distribuent ces prétendus remèdes dans nos campagnes à des individus dont le défaut de lumières ne permet pas d'apprécier le don funeste qui leur est fait. D'autres fois, ce sont des personnes plus éclairées, mais plus coupables encore, qui, dans

l'intention criminelle de dissimuler un moment de faiblesse, font un usage homicide des plantes réputées emménagogues. Ces végétaux n'agissent pas seulement sur l'être innocent vers lequel ils sont dirigés : leur action est plus grande encore sur les fonctions de la mère; et les troubles qu'ils occasionnent sont tellement forts, que quelquefois ils vont jusqu'à produire un double homicide. Quel est l'homme placé dans la société qui fera disparaître un semblable fléau, si ce n'est le médecin, qui, connaissant les vertus des plantes, dévoilera à l'autorité les effets pernicieux qu'elles auront produits ; et ce dernier, sur les lumières duquel repose en grande partie la police sanitaire, pourra-t-il rendre ce service à l'humanité, s'il ne possède aucune connaissance sur la botanique?

Telles sont les principales connexions qui existent entre la botanique et la médecine. Ces connexions sont plus nombreuses, et j'aurais pu facilement en multiplier les exemples ; mais celles qui viennent d'être exposées, et les exemples qui ont été cités, suffisent, je crois, pour démontrer combien est grande l'utilité de la botanique en médecine.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ad summos morbos, summæ curationes diligentissime adhibitæ optime valent. *Sect.* 1, *aph.* 6.

II.

Cum ergo morbus est peracutus, extremos protinus obtinet labores, et extreme tenuissimo victus ratione necessario utendum. Cum verò non est, sed pleniorem victum adhibere concessum est, tam à tenui victu se subducere oportet, quam morbus ab extremis recesserit. *Ibid*, *aph.* 7.

III.

Senes facillimè jejunium ferunt, secundum eos ætate consistentes, minimum adolescentes, omnium verò minimè pueri; atque inter ipsos qui alacriores sunt. *Ibid.*, *aph.* 13.

IV.

Quæ judicantur, aut judicata sunt perfecte, ea neque moveto, neque medicamentis, neque aliis irritamentis innovato, sed sinito. *Ibid.*, *aph.* 20.

V.

Morborum acutorum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque salutis, neque mortis. *Sect.* 2, *aph.* 19.

VI.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior alterum obscurat. *Ibid.*, *aph.* 46.

VII.

In purgantium usu, qualia et sponte prodeuntia utilia sunt, talia è corpore educenda; quæ verò contraria modo prodeunt, cohibenda. *Sect.* 4, *aph.* 2.